

# Gérard Barrière

## *L'expérience chamanique et nagualiste*

Gérard Barrière est critique d'art, philosophe et historien des religions. Mais lorsqu'il écrit, Gérard Barrière compose en poète. C'est peut-être la raison pour laquelle il partagea quelques moments et quelques expériences clé avec Henri Michaux. Il reçut même de lui un "présent psychédélique".

Le chamanisme, Gérard Barrière connaît. Il a beaucoup voyagé, sur terre comme au "ciel". Il passe de réalité en réalité. Il parcourt la planète à la recherche des chamanes, dans toutes les régions du monde. Il partage l'ayahuasca à Sachamama avec Don Francisco et Pascal Lacombe, le peyotl avec les Indiens Huichols, les champignons avec les chamanes népalais et indonésiens, le nandoo en Malaisie... Aujourd'hui, il lui suffit d'entendre des Icaros, ces chants sacrés d'Amazonie, pour se reconnecter au monde des esprits.

Des anecdotes, Gérard n'en manque pas.

Un jour, en Amazonie avec un jeune chamane, il vit une scène exceptionnelle, témoignant de l'infinie richesse du savoir chamanique. Alors qu'en Occidental scientifique amoureux de la nature il observe à la loupe plantes, feuilles, papillons et petits batraciens, l'Indien se prend d'un fou rire : "Si tu veux voir en gros plan, je connais quelque chose de bien plus efficace que ton bout de verre !

Ainsi, l'Indien demande à Gérard de l'attendre quelques minutes, le temps de collecter quelques mystérieuses feuilles... Après une courte attente, le chamane réapparaît, une petite branche en main. Il presse une feuille pour lui mettre le suc magique dans les yeux. Après une effroyable brûlure durant laquelle Gérard croit être devenu aveugle, la vision s'éclaircit de façon fort surprenante... il n'a plus de loupe dans la main mais un télescope dans les yeux. Une vision purifiée, non seulement télescopique mais aussi panoramique: il voit tout et mieux. Il décrit le plumage d'un oiseau mort minuscule, imperceptible à l'œil nu, gisant à plusieurs dizaines de mètres devant lui. Après vérification, il ne s'est pas trompé ! Au bout d'une

heure, il retrouve sa vision ordinaire. Jamais le chamane n'a accepté de lui donner le nom de la plante et encore moins un échantillon de ce "télescope végétal" qui, traditionnellement, servait à la guerre et à la chasse.

Mais le plus merveilleux souvenir que Gérard aime à évoquer a lieu chez les Wixarikas, les Indiens dit Huichols. Une journée magnifique, au bord d'un grand canyon inondé de lumière. En présence de sa compagne, d'un ami et d'un Huichol, il mâche le peyotl en marchant sur la terre des enfants du Soleil. Les aigles tournoient haut dans le ciel. Soudain, son frère Indien lui dit : "Tu veux les rejoindre, tu veux voler aussi ?" À peine le temps de dire un petit "oui" que déjà, l'Indien pousse un grand cri : Gérard se survole lui-même et voit sa compagne, ses amis... du ciel. Il plonge dans le ravin, tournoie dans l'azur, visite l'intérieur du canyon. Puis au bout d'une demi-heure, il revient à lui, de la même façon qu'il en était sorti... Dès son retour en France, il se met au deltaplane, sans jamais retrouver les mêmes joies... Jamais confie-t-il, il ne revêcut une telle expérience, qui fait songer à celle de Castaneda avec le corbeau. Mais jamais n'oublia qu'un jour, il a vu le monde du point de vue de l'aigle. Un jour en Indonésie, il vécut une expérience semblable avec une orchidée... En changeant de "corps", Gérard Barrière fait l'expérience du nagualisme, de la transformation. Il en parle avec la connaissance d'un ancien sans pour autant se dire chamane. Il en parle en poète, en historien, en philosophe. Il sait, lui qui ne manque pas une occasion de citer Charles Duits, l'importance des lucidogènes. Il sait que dans nos sociétés modernes et matérialistes, détachées de la Source, le chamanisme peut être un moyen efficace de "réenchanter le monde", une manière merveilleuse d'ouvrir à la perception des fenêtres nouvelles sur la réalité, qui laisseraient passer la Lumière et qui permettraient de vivre une cosmologie on ne peut plus joyeuse.

# Le point de vue de l'orchidée

C'était il y a quelques années, en une de ces îles que les agences de tourisme qualifient de paradisiaques. Devant moi s'étendait la mer, avec ses déferlantes fantasques sur la barrière de corail. Plus près, sur la terrasse du bungalow où j'étais assis, quelques pots de terre d'où ruisselaient des orchidées. À mes côtés, derrière une ligne de cocotiers, le vert tendre des rizières, puis La barre améthyste des montagnes. Venant de me régaler d'un breuvage magique, je commençais d'en attendre les effets en me délectant d'un de ces ciels dont seuls Turner et les soirs équatoriaux ont le secret. Rideau de scène si sublime en ses gris, ses velours, ses mauves et ses feux, qu'on n'ose imaginer la magnificence de l'opéra sur lequel il semble promettre de bientôt se lever.

Épuisé de grandiose, mon regard vint se poser sur les orchidées, plus paisibles de première apparence que l'hyperbayreuthien crépuscule des dieux où l'entraînaient les nuées ardentes. Contemplation ravie des orchidées. Et voici que l'une d'elles, la plus proche, blanche, finement veinée de rose et d'orange, aux contours plus lisses et au grain plus fin que celui d'une coupe de calcédoine, se mit à être plus orchidée que d'habitude, davantage orchidée à chaque seconde. Jusqu'à devenir bientôt l'orchidée, l'orchidée absolue, platonicienne, nouménale. Jusqu'à même, plus rien ne semblant capable d'arrêter sa course vers l'Essence, jusqu'à être la Fleur. Puis jusqu'à devenir le Monde, le mandala vivant et palpitant du cosmos, indissociablement vulve et galaxie, calice et cristal.

Elle était fleur et danse, déploiement infini et divers de l'unique. Elle résumait toute l'harmonie du monde, son évident mystère, sa sensualité formidable. Elle était devenue La Symphonie.

Chacune des ondes de lumière que je voyais naître en son cœur et parcourir les plus microscopiques de ses veinules s'en échappait pour venir m'enrober, me séduire, me prendre dans son souffle ou sa chorégraphie. Parfois, elle cessait d'être monde et m'invitait à butiner son inson-

dable jouissance d'être-fleur. Puis se redéployait en univers, m'offrant à lutiner ses zones érogènes, à pénétrer ses organes et arcanes. La Symphonie me pressait de faire symphonie avec elle.[...]

Ce qui se passa alors, et comment ça se passa... ? Combien de temps fus-je orchidée, et que m'advint-il en cette nouvelle condition ? Les mots pour s'en souvenir manquent à ma mémoire de fleur. Comment se souvenir de n'avoir été que frissonnement de lumière et d'offrande ? Et de cette turgescence de joie dont le regard posé sur elle gonflait chaque cellule de mes pétales. Et de cette succulente boule d'éclat dont je m'étais nourri tout le jour, et comme il était poignant de la sentir disparaître au dessus de la mer. J'écris la mer, maintenant, mais la fleur ne connaissait ni le mot, ni la mer, seulement ce proche battement auquel elle avait accordé celui de sa sève.[...]

Puis ce fut fini. Soudain j'étais devant la fleur, à nouveau contemplant la fleur. Ne me revient-il que les souvenirs d'une hébétude ravie et du rire dont je fus secoué quand, retrouvant le monde tout autour, je vis qu'il était jardin. Que c'était le Jardin. Avec ses gemmes, ses torrents d'or bouillonnant, avec la douceur de ses miels, les saphirs de ses sources, et les myriades d'anges veillant sur la moindre de ses pousses et les suréclatantes couleurs de leurs ailes, et la sinieuse musique de leur vol. Tout ceci parcouru d'un même immense réseau de vie, comme tissé d'un même respirant tissu. Et j'étais étincelle de splendeur allant au brasier de la Splendeur, goutte de splendeur jaillie de la cataracte splendide.

Ce n'était plus, autour, une île paradisiaque, mais bien le Paradis, le Jardin de Vie et d'Amour. J'éprouvais qu'il existait toujours, partout, en nous. Je réalisais qu'en nous réside la grâce de le contempler, mais que seuls l'aveuglement de notre peur, la myopie de nos désirs, la taie de notre habitude nous en séparent ordinairement.

Avec l'aimable autorisation de la Galerie Vanuxem